—Eh bien ! je descends au jardin ; priez ce gentilhomme de venir me trouver."

Et le comte, qui venait d'atteindre le rez-de-chaussée de l'hôtel, se dirigea vers une porte vitrée s'ouvrant sur une magnifique pelouse.

Il n'y avait pas deux minutes qu'il faisait craquer sous ses pieds le sable de l'allée, qu'un personnage vêtu avec l'extrême recherche d'un grand seigneur s'élança vers lui....

"Eh ! *per dio !* dit le nouveau venu avec un accent joyeux ; vous faites donc faire antichambre à vos amis, cher comte ?

—Je ne pensais pas que monsieur le marquis Camparini, n'ayant jamais été présenté à la marquise, pût venir ainsi chez elle ? répondit sèchement le comte de Sommes.

—Eh ! fit le marquis sans cesser de sourire de la façon la plus gracieuse, c'est précisément parce que je n'ai jamais été présenté à la ravissante maîtresse du cœur de mon meilleur ami, que je me suis permis de forcer sa porte. *Diavolo !* cher comte, je prétends que vous sollicitiez sur l'heure l'honneur insigne que je réclame !

—La marquise est à sa toilette....

—Alors faisons un tour de jardin en attendant le lever de cet astre éclatant."

Et Camparini, sans paraître se soucier le moins du monde de l'air plus que froid avec lequel l'accueillait le comte de Sommes, passa son bras sous celui de son ami et l'entraîna rapidement dans une allée couverte.

"Il avait été convenu, dit le comte à voix basse, que tu ne mettrais jamais les pieds dans cet hôtel et que personne ne viendrait m'y demander.

—C'est possible, répondit Camparini ; mais les temps sont changés. Saint-Jean, le valet de chambre du conseiller de Niorres, ne pouvait effectivement, sans éveiller les soupçons, venir ici parler au comte de Sommes ; mais l'illustre marquis Camparini est du meilleur monde, lui, et, à ce titre, il a ses grandes entrées partout. D'ailleurs, ne deviendra-t-elle pas ma bru un jour, cet chère belle et....

—Plus bas ! interrompit brusquement le comte en regardant autour de lui avec effroi.

—Allons ! fit Camparini en riant, ne vas-tu pas rougir de ton père, maintenant ? Morbleu ! que te faut-il donc ? J'ai une généalogie superbe ! Les Camparini figurent agréablement sur tous les livres d'or de la Péninsule....

—Est-ce pour me dire cela que tu es venu ! demanda le comte.

—Cela et autre chose ; qu'est devenu le matelot ?

—Quel matelot ?

—Eh ! pardieu, celui qui accompagnait d'Herbois et de Renneville.

—Celui sur lequel tu as tiré ?

—Oui.

—Il n'est donc pas mort ?

—C'est probable, puisque l'on n'a retrouvé nulle part son cadavre ; et cependant les recherches ont été bien faites, je t'en réponds.

—Il a disparu ?

—Complètement depuis le moment où je l'ai vu tomber.

—Mais tes deux balles l'avaient atteint.

—Mais, s'il était mort, il serait resté sur la place !

—Eh bien ! après tout, que nous importe cet homme ?"

Camparini regarda le comte, et, haussant les épaules avec une expression de pitié :

"Presque rien, dit-il ; absolument rien même, si tu le crois. Seulement ce matelot connait comme nous le fils de la Madone !

—Hein ? fit le comte en tressaillant.

—Et avant-hier, à Versailles, quand M. le comte de Sommes est descendu dans la cour des ministres de la victoire de S. A. Mgr le duc de Chartres, ce matelot, qui nous importe si peu, a tressailli en voyant le noble gentilhomme, et s'est frappé le front comme pour éveiller dans son esprit un souvenir à demi effacé.

—Tu es certain de cela ?

—Je te prie de croire que j'ai une police autrement bien faite que celle de M. Lenoir.

—Mais tu ne m'avais rien dit....

—Je n'avais rien à te dire ; je voulais me débarrasser de l'homme à un moment venu. Cette nuit j'ai cru réussir, et cependant il n'est pas mort, je te le répète ; je ne l'ai pas tué quoique j'aie bien visé, car son cadavre n'a nullement été retrouvé.

—Mais alors où est-il ?

—Voilà ce que je me demande et ce qu'il serait assez important de savoir ; puis ce n'est pas tout....

—Quoi encore ?

—Tu viens de voir Léonard ?

—Sans doute, puisque j'étais venu à cette intention à l'heure de la toilette de la marquise.

—Il a entendu le rapport que M. Lenoir a fait à la reine ?

—Oui.

—Eh bien ! que s'est-il passé entre M. de Niorres et les deux marins avant que nous n'arrivassions dans la chambre de la bru ?

—On l'ignore ; le conseiller n'a rien dit.

—Rien absolument ?

—Edouard l'a affirmé d'après le récit du lieutenant de police.

—Corbleu ! dit Camparini avec impatience, cela est grave ! Comment ces deux hommes se sont-ils laissé arrêter sans protester de leur innocence ! ils n'ont pas dit un mot ! Toutes mes précautions étaient admirablement prises ainsi que tu l'as vu.... Ils ne peuvent, aux yeux de la justice, démontrer leur innocence, mais ils auraient dû la crier sur les toits ! Au lieu de cela, ils se laissent arrêter sans même paraître émus de cette arrestation !.... Je n'aime pas cela, Bamboulà !.... Que diable, ils eussent dû se défendre au moins !....

—Que crains-tu donc ? demanda le comte.

—Eh ! voilà ce qui me chagrine, très-cher, c'est que je ne sais pas ce que j'ai à craindre... Enfin, nous verrons. M. Lenoir nous appellera tous deux ce soir dans son cabinet pour signer nos dépositions relativement à l'incendie.... Nous tâcherons de nous trouver en même temps que le conseiller, et.... j'ai un plan !....

—Et l'affaire de Saint-Nazaire ? dit le comte après un moment de silence ; tu sais que Picard n'est pas encore revenu ?....

—Misère, que cela ! répondit Camparini en secouant la tête. Fouché et ses compagnons seront mystifiés jusqu'au bout, et, pour apprendre à ce petit oratorien à se mêler de ce qui ne le concerne pas, je me charge de le fourrer jusqu'au cou dans les tripotages du duc de Chartres.

—Mais cet homme me paraît à craindre ?

—Bah ! il n'atteindra pas Nantes seulement. J'ai donné des ordres en conséquence, et s'il le faut, pour l'arrêter lui, le soldat, l'étudiant et le garçon de magasin, on emploiera les grands moyens."

Le marquis accompagna ces derniers mots d'un geste atrocement expressif.

"Ne te préoccupe pas de cela, Bamboulà. Pense plutôt à savoir ce qu'est devenu le matelot blessé par moi, et ce qui s'est passé cette nuit entre le conseiller et les deux marins. Maintenant, tu vas me présenter à la belle marquise d'Horbigny. J'ai besoin de causer un peu avec elle ! Morbleu ! ne me regarde pas avec un air étonné !.... Je n'en suis pas amoureux de ta marquise, et, d'ailleurs, ne doit-elle pas bientôt me nommer son père ? Vive Dieu ! le beau jour pour elle !"

Et Camparini, faisant pirouetter le comte, revint avec lui vers l'entrée de l'hôtel.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

[Les chap. 1 et 2 de la 4ème partie racontent le départ de Fouché, de Brune et de Jean, garçon de Mtre Bernard, et de MM. Gorain et Gervais, à la recherche de la fille du teinturier. Ces deux derniers messieurs avaient été décidés par Roger à faire le voyage et Fouché les avait acceptés, quoiqu'il soupçonnât quelque piége.

[Dans les chap. 3, 4, 5 et 6, on voit que Gorain et Gervais sont des espions choisis par le comte de Sommes et Roger, et Fouché raconte à Brune et à Jean les causes de l'enlèvement de la jolie mignonne et l'histoire du roi du bagne. Il dit en montrant un château qui se trouvait sur la route, que là restait autrefois une jeune fille d'une grande beauté du nom de Laure de Morandes, qu'elle s'éprit, un jour, d'amour pour le jardinier de la maison, connu sous le nom de Noël, que Noël devint fou de la noble et belle demoiselle. Mais un jour, l'un des frères de Laure lui présenta un homme vieux, mais riche, qu'il lui avait choisi pour époux. Noël, pour se venger, fit des révélations terribles aux frères de Laure et les emmena au pied d'un arbre où il leur montra le cadavre d'un enfant. Laure nia tout. Mais pendant la nuit suivante un incendie éclata dans la partie du château où dormait Noël. On ne sut pas ce qu'il devint, mais le lendemain on trouva des os calcinés au milieu des ruines. Les deux frères de Laure, accusés d'avoir commis ce crime, se suicidèrent ; Laure devint folle, et M. de St. Gervais, qu'elle avait épousé, mourut quelque temps après. Fouché commence à raconter, à la fin du chapitre 14, ce qu'il a appris depuis au sujet de la pauvre folle à laquelle son mari avait donné tous ses biens.

[Les chaps. 7, 8 et 9 racontent comment Fouché et ses compagnons furent retardés dans leur voyage par des accidents et des batailles, et comment le maître d'armes Augereau vint à propos à leur secours.

[Dans les chaps. 10, 11 et 12, Fouché et ses compagnons sont sauvés par Augereau, mais ils apprennent à connaître la puissance des ennemis qui s'opposent à l'accomplissement de leur mission.]

XV.—*La mission.*

"Vous me demandiez, reprit l'oratorien après un moment de silence, comment j'avais appris une partie de la vérité qui me reste à vous révéler ? je vais vous le dire :

Il y a seize ans, j'étais à Nantes alors, et je m'occupais assez sérieusement d'études de droit. Je travaillais contre la volonté de mon père, lequel en sa qualité d'armateur voulait à toutes forces faire de son fils un marin, et j'avoue que je ne me sentais aucun goût pour les voyages de long-cours.

Aimant l'étude, je m'y adonnai donc avec passion, et bien que je ne me destinasse pas au barreau, je m'occupai de droit. Mes efforts eurent un certain retentissement dans ma ville natale.

Plusieurs personnes étant venues me consulter à propos de différentes affaires, et le hazard m'ayant merveilleusement servi dans les conseils que je leur donnai, on en conclut que j'étais un docteur émérite.

Je refusai les honoraires qu'on voulait à toutes forces me faire accepter, et mon désintéressement augmenta d'autant ma réputation.

Bref, durant près d'une année, je me vis assailli par une foule de solliciteurs, et si j'eusse voulu faire concurrence aux gens d'affaires de Nantes, nul doute que je ne fusse parvenu à une brillante position. Mais là n'était pas mon ambition, et pour mettre un terme à cette affluence de plaideurs qui assiégeaient ma maison, je pris le parti de fermer hermétiquement ma porte.

Résolu à ne pas me départir de ma détermination, je me montrai inflexible pour quiconque prétendait troubler ma solitude.

Un soir, cependant, que j'étais seul dans ma chambre, on frappa si discrètement à ma porte que, bien que la façon de s'annoncer convenue entre moi et mes amis n'eût pas été exécutée, je vins ouvrir moi-même.

Un homme, à demi dissimulé dans l'ombre du couloir, était debout sur le seuil.

Sur mon invitation, il entra chez moi, me salua profondément et attendit que je lui adressasse la parole. Un peu surpris de cette visite inattendue, j'examinai avec attention mon visiteur.

C'était un fort beau vieillard de haute mine et de très-grand air, au port développé, au regard intelligent, au sourire triste et doux.

"Monsieur, lui dis-je en voyant qu'il gardait obstinément le silence, puis-je vous demander qui j'ai l'honneur de recevoir ?

—Vous êtes bien monsieur Joseph Fouché ? me dit-il en me regardant fixement et sans répondre à ma question.

—Oui, monsieur, dis-je.

—Je suis, moi, reprit-il, le marquis Gaston d'Horbigny."

Ce nom m'était parfaitement connu ; c'était celui d'un gentilhomme avec lequel mon père avait été jadis et était encore en relation, je ne sais plus pour quelle affaire aux colonies.

Je savais aussi que le marquis, mon visiteur, était extrêmement riche, et qu'en dépit des soixante-quatorze ans qu'il avait alors, il venait d'épouser une jeune fille de vingt-et-un ans.

Quand il se fut nommé, je crus à une erreur de sa part.

"C'est sans doute à mon père, monsieur le marquis, que vous désirez parler ?" lui dis-je."

Il fit un signe de tête négatif.

"C'est à vous, reprit-il, que j'ai affaire."

Je refermai ma porte et j'offris un siége au marquis avec tout l'empressement que méritaient son âge et son caractère honorable, que je connaissais fort bien.

"Monsieur, reprit-il après une légère hésitation, la demande que je vais vous adresser va vous paraître bizarre, étrange, peu réfléchie peut-être. La façon dont j'agirai ensuite vous paraîtra très-certainement plus incroyable encore, car moi, qui vous connais à peine, moi, que vous ne connaissez pas, je viens en même temps solliciter de vous un grand service et vous donner la preuve d'une confiance bien singulière."

J'écoutai, sans répondre à cette ouverture mystérieuse.

"Votre père, continua-t-il, connaît ma fortune, dont la plus grande partie établie aux colonies vient d'être réalisée par ses soins. J'ai pour lui l'estime qu'il mérite, et je me serais adressé à lui, je ne vous le cache pas, de préférence à vous, si le service que j'ai à demander ne concernait surtout l'avenir. Votre père a soixante ans passés, sa santé est mauvaise, et il se peut très-bien qu'il ne me survive que de quelques années, s'il me survit même, tandis que vous, qui n'avez pas encore vingt ans, vous avez devant vous de longues années d'espérance.

Vous êtes bien jeune encore, trop jeune peut-être, il est possible ; mais, d'après ce que j'ai ouï dire, votre jugement, qui s'est mûri de bonne heure, et la connaissance que vous avez témoignée des affaires de droit ces temps derniers, me sont garants que la démarche que je fais ne sera pas vaine."

Je fis signe au marquis que j'étais disposé à l'entendre.

"Donnez-moi d'abord, me dit-il, votre parole d'honneur, engagez-vous sur votre foi d'honnête homme, à garder jusqu'à l'heure de ma mort (à moins que je ne vous relève moi-même de ce serment), le secret le plus absolu sur ma visite de ce soir et sur le but de cette visite."

Je réfléchis un instant ; mais comme le serment que demandait le marquis n'engageait nullement ma conscience en dehors des limites qu'elle ne pouvait franchir :

"Sur ma parole d'honneur, sur ma foi d'honnête homme, lui dis-je, je fais serment de garder le secret que vous exigez."

Le marquis me prit la main et me la serra cordialement en signe d'affectueux remercîment.

Tirant de sa poche un papier plié en forme de lettre et dûment cacheté à ses armes, il me le déposa précieusement entre les mains.

"Prenez ce papier, dit-il, qu'il ne vous quitte jamais ; soustrayez-le à tous les regards, et n'en prenez connaissance qu'après ma mort. Lorsque je ne serai plus de ce monde, brisez ces cachets, lisez ce que contient cet écrit, et agissez alors suivant votre conscience."

Je tenais le papier et je regardais le marquis avec un étonnement croissant.

"C'est là tout le service que j'ai à solliciter de vous, dit-il en se levant.

—Quoi ! fis-je sans revenir encore de ma surprise ; vous n'avez pas autre chose à me communiquer ?

—Rien autre chose.

—Et il faut que je garde ce papier ?

—Jusqu'à ma mort.

—Mais, dis-je encore après un moment de réflexion, la mission que vous me confiez, car il est évident que cet écrit renferme une mission à accomplir après votre mort, pourrai-je donc la remplir ?

A continuer.

WORCESTER, MASS.

On a besoin d'un instructeur de bande, Canadien-français. Il lui sera payé $25 par mois pour deux leçons par semaine. L'appliquant devra être sobre, honnête et bon musicien. Il devra en outre être apte à jouer le premier cornet.

Ecrivez de suite à

A. T. LAMOUREUX,
box 639
WORCESTER, MASS.

Avril 8, 1871 2-14-e

LE MINISTRE DES FINANCES

A reçu dans une lettre avec la marque du

Bureau de Poste de Montreal,

$50,000,

Dans laquelle il est dit qu'elles appartiennent au

GOUVERNEMENT DU CANADA.

JOHN LANGTON,
Auditeur.

Ottawa, Mars, 2-14a

G. T. DORION.

HORLOGER ET BIJOUTIER,

86, *Rue St. Laurent*,

2-12s MONTRÉAL.

CHAPEAUX, CHAPEAUX, CHAPEAUX, coin des rues McGill et Notre-Dame. On vient de recevoir un Grand Assortiment de Chapeaux de Soie, de Laine et de Feutre, que l'on vendra à dix pour cent meilleur marché que n'importe quel autre établissement à Montréal.

I. LEVY,
Coin des rues Notre-Dame et McGill.
2-12e Enseigne du Chapeau d'Or.

Avis aux Carrossiers et Selliers.

RUBENSTEIN ET FRÈRES,

ETABLIS EN 1864,

Plaqueurs en Argent et en Cuivre,

Et Manufacturiers de

GARNITURES de VOITURES et de HARNAIS.

537½, Rue Craig, Montréal.

On plaque avec soin les Voitures et les Sleighs,

Les Numéros des Portes et des Bancs d'Eglise, les Boutons des Sonnettes, les Boutons des Portes, les Poignées des Portes, les Couplets, etc.

Placage-Electro et Dorure, etc.—Tout Ouvrage est garanti. 2-12e

Departement de l'Agriculture et des Travaux Publics.

IMMIGRATION.

Le Gouvernement de Québec ayant nommé deux Agents d'Immigration dont l'un M. Barnard est chargé de visiter la Belgique, la France et la Suisse, et l'autre M. Jones est chargé de visiter les Iles Britanniques, les personnes qui désireraient se procurer, par l'entremise de ces messieurs, des directeurs de fermes, de bons laboureurs, des jardiniers expérimentés, des ouvriers de différents metiers, des domestiques, *grooms*, etc., pourront s'adresser à ce Département, ayant soin de spécifier exactement ce qui leur conviendrait de mentionner, le salaire qu'elles seraient disposées à payer.

Les demandes de cette nature seront de suite transmises aux Agents qui se feront un devoir d'y donner toute leur attention.

Par ordre,

S. LESAGE,
Assistant Commissaire de l'Agriculture et des Travaux Publics.

Québec, 10 mars 1871. 2-11e

LEGGO & Cie.,

LEGGOTYPISTES,
ELECTROTYPISTES,
STEREOTYPISTES,
GRAVEURS,
CHROMO ET
PHOTHO-LITHOGRAPHES,
PHOTOGRAPHES ET
IMPRIMEURS.

Bureau : No. 1, Côte de la Place d'Armes } Montreal.
Ateliers : No. 319, Rue St. Antoine. }

On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoranda, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très modiques.